

maîtres. Il est probable, presque certain, que ces dissonances qui nous agacent sont de réelles beautés qui, faute d'une intelligence musicale suffisamment développée, nous échappent. Peut-être est-ce la *musique de l'avenir*, peut-être celle du passé, dans les temps antéhistoriques, alors que probablement la délicatesse des organes humains était développée sur une échelle différente. Les arts ne sont-ils pas sujets à de grandes révolutions ? Voyez d'ailleurs les Asiatiques ; notre musique leur semble ridicule, et, par contre, nous trouvons que la leur n'a pas le sens commun. L'organisation musicale du chat persiste jusqu'à près sa mort ; après le rôle actif, le rôle passif. N'est-ce pas avec les boyaux de chat que l'on fabrique les meilleures chanterelles, ces cordes à violon sonores entre toutes !

Et voilà les animaux auxquels les citoyens de Saint-Laurent de Montréal ont déclaré une guerre sans trêve ni pitié !

Qu'ils englobent donc les musiciens dans leur haine, s'ils veulent être logiques, puisque le chat n'est, en fin de compte, qu'un musicien perfectionné !

* * * Quels égoïstes nous sommes !

Nous sommes en pleine guerre, et sur cent Canadiens quatre-vingt-dix-neuf l'ignorent complètement.

La batterie C est partie de Victoria, Colombie Anglaise, pour aller se battre contre les Sauvages de cette région.

Il paraît que ces Peaux-Rouges se sont mal conduits, et on va les tuer pour leur apprendre à vivre.

On parle même d'appeler la milice.

Et nous lisons les dépêches qui nous annoncent cela avec un sang-froid incroyable, sans plus nous en inquiéter que s'il s'agissait du Monomotapa.

Lein Lédieu

M. FERDINAND DE LESSEPS

(Voir gravure)

CEUX qui, il y a quelques semaines, étaient tentés d'ajouter foi aux bruits alarmants que des gens peu scrupuleux avaient répandus intentionnellement sur la santé de M. de Lesseps, auraient été fort tranquillisés s'ils avaient entendu les cris joyeux de onze enfants retentissant dans la somptueuse demeure du Grand Français, avenue Montaigne.

Il est surtout furieux qu'on l'ait fait passer pour mort ou pour paralysé : « J'ai envoyé de ma main, disait-il à un journaliste qui était allé prendre de ses nouvelles, une longue plainte détaillée, avec des indices utiles, au procureur de la République ; il pourra voir si je suis mort ou paralysé. »

M. le vicomte Ferdinand de Lesseps est né à Versailles le 19 novembre 1805. Il entra dans la diplomatie à l'âge de vingt ans comme attaché au consulat général à Lisbonne. De 1831 à 1833, il exerça en Egypte les fonctions d'élève consul et de vice-consul. Nommé consul au Caire, il se trouva chargé deux fois de la gestion du consulat général d'Alexandrie ; il fut récompensé des services rendus, en 1836, par la croix de chevalier de la Légion d'honneur. En 1848, le gouvernement français lui confia le mandat de représenter la France. En 1854, M. de Lesseps conçut le projet du percement de l'isthme de Suez, entreprise gigantesque à laquelle il s'est consacré tout entier. Mais avant d'arriver à creuser ce canal appelé à rendre de si grands services à l'industrie et au commerce de tous les mondes, Dieu sait les difficultés que dut vaincre M. de Lesseps. A force de persévérance, de visites à de puissants personnages, de conférences sur son idée, il parvint à exciter, dans tous les pays, en faveur de son entreprise, un concours de sympathie devant lequel cédèrent toutes les résistances, même l'opposition ombrageuse de la Porte.

Avec plus de deux cents millions de capital souscrits, par la seule popularité d'une grande idée, les travaux commencèrent en 1859, et dix ans plus tard, le 15 août 1869, les eaux de la Mé-

diterranée furent réunies à celles de la mer Rouge. L'inauguration du canal de Suez, l'œuvre la plus importante de ce siècle, donna lieu à des fêtes magnifiques.

Promu commandeur de la Légion d'honneur en 1866. M. de Lesseps a été élevé à la dignité de Grand-Croix le 20 novembre 1869. Aujourd'hui, l'infatigable initiateur voue son énergie à une autre grande entreprise, le percement de l'isthme de Panama.

CURIOSITÉS SCIENTIFIQUES

LE SOLEIL

Un moment où le soleil de juillet darde sur l'humanité ses rayons les plus ardents, quelques renseignements sur la puissance calorifique de ce foyer incandescent seront tout à fait de circonstance :

Par un beau jour d'été de l'année 1837, au cap de Bonne Espérance, John Herschel, donnant à dîner, fit servir une tarte cuite au soleil, une tarte aux fruits et divers plats préparés au même foyer : des œufs, un bœuf à la mode (la relation anglaise dit : une forte étuvée de viande et de légumes), etc. Pour les faire cuire, on les avait mis dans une boîte noircie, couverte d'une vitre et placée sous un châssis de jardinier, le tout exposé au soleil. Ils n'y restèrent pas longtemps.

Nul n'ignore pourquoi cette boîte était noircie ; le rôle des vitres peut demander une explication.

C'est un fait d'expérience que la chaleur lumineuse du soleil traverse le verre (et l'air également) bien plus aisément que ne le fait la chaleur obscure des corps terrestres. Dans une boîte comme celle dont il s'agit, la chaleur trouve donc plus de facilité à l'entrée qu'à la sortie ; une partie de celle qui entre se trouve prise et ne sort plus, et dès qu'il en entre plus qu'il n'en sort, il n'est pas surprenant que, même en un temps fort court, la température de la boîte puisse s'élever bien au-dessus de l'eau bouillante.

La belle expérience d'Herschel a été bien dépassée par les magnifiques travaux de Mouchot, mais c'est à ces premiers essais que se rattache, par le dispositif des appareils, l'expérience récemment faite par le professeur Morse, de Salem (Massachusetts).

Soit une boîte plate, vitrée en dessus et ayant pour fond une feuille de tôle repliée. Qu'est-ce ? Un calorifère. Combustible ? Le soleil.

Cela se place en dehors de l'édifice à chauffer, dans une position telle que les rayons du soleil tombent perpendiculairement à la surface de la boîte. Les rayons calorifiques traversant le verre sont absorbés par la feuille de tôle dont la température s'élève considérablement. Que faut-il maintenant ? Faire passer par ce calorifère de l'air qui, porté là au degré voulu, sera ensuite envoyé dans les pièces à chauffer par un système de ventilation approprié.

Cette disposition rappelle jusqu'à un certain point ce que M. Charles Thellier a réalisé chez lui, à Auteuil.

Dans la cour, un poulailler dont le toit métallique est exposé au midi. A quelques pieds de là, une source qui jaillit de l'intérieur d'un réservoir tenu par elle toujours plein et au-delà. Or, aucune source naturellement jaillissante n'existe en cet endroit. L'eau est celle d'un puits d'où il fallait naguère la tirer par les moyens ordinaires. Qu'est-ce qui, maintenant, la fait monter et la projette dans l'air ? La chaleur atmosphérique. C'est l'action calorifique de l'air sur la toiture métallique, qui est double et dans l'épaisseur de laquelle sont disposés des compartiments étanches contenant une solution ammoniacale ; c'est cette action qui détermine le mouvement ascensionnel de l'eau, et c'est l'action frigorifique de l'eau élevée qui détermine la continuité de ce mouvement. La chaleur de l'air, le froid de l'eau : deux valeurs gratuites. On n'avait besoin que de 500 litres par heure, on en a 6,200. Jugez de ce qu'on pourrait faire sous un climat plus chaud, dans le Midi, en Algérie, au Sahara, où l'eau souterraine n'est pas ce qui manque. Jugez de ce qu'on ferait avec les toits d'une surface plus grande, avec tous ceux que les maisons exposent au soleil. Songez à la force motrice qu'ils représentent ; à l'utilité et l'agrément qu'on pourrait retirer de cette force.

SEURS DE FRANCE—FILLES DE CHARITÉ

Pendant le siège de Paris, François Coppée écrivit, à côté de sa *Lettre du mobile Breton*, les jolis vers suivants :

Du couvent roublant le silence
Arrive, avec son bruit pressé,
Une voiture d'ambulance,
On amène un soldat blessé.

.....
C'est un vieux aux moustaches rudes,
Galonné d'un triple chevron,
Qui hait les cogots et les prudes
Et débute par un juron.

.....
Il est furieux : laissez faire,
On est très patient ici ;
Puis, il y règne une atmosphère
Qui console et qui compte aussi.

.....
L'influence est lente, mais sûre,
De ces servantes de leur vœu,
Douce en touchant la blessure
Et douce en parlant de Dieu.

.....
Aussi s'enfant, à sa manière
Le charme pieux et subtil,
Le grognard à chaque prière
Dira bientôt : " Ainsi soit-il ! "

ÉTYMOLOGIE

GIBRALTAR

GIBRALTAR, connu dans l'antiquité sous le nom de *Calpe*, est située à l'extrémité méridionale de la péninsule espagnole, sur un cap qui domine la Méditerranée, à l'entrée est du détroit de Gibraltar.

Au commencement du huitième siècle, l'émir Mousa-Ben Nasser, vainqueur de l'Afrique, demanda à son maître Walid I, calife de Damas, la permission d'entreprendre la conquête de la terre d'Espagne. Quelques historiens prétendent que Moussa-Ben-Nasser fit cette demande à l'instigation du comte Julien, gouverneur de l'Andalousie (région méridionale de l'Espagne), qui voulait se venger du roi Roderic. Mais ceci importe peu à la marche des événements.

La permission ayant été accordée, Moussa-Ben-Nasser chargea, en 711, son lieutenant, le berbère Ben-Zeyad Tarik, Tarif ou Tharq, de commencer la conquête de la péninsule. Ben-Zeyad Tarik fit d'immenses préparatifs et se dirigea vers l'Espagne. Aidé par le comte Julien et l'archevêque de Tolède, Oppas, il débarqua près du roc qui prit de lui le nom de Gibraltar (Djibel-al-Tarik), au lieu nommé Tarifa. Inutile d'ajouter que le roi Rodric fut vaincu. Le mot Gibraltar n'est donc que l'abréviation des mots arabes Djibel-al-Tarik.

HECTOR SERVADEC.

Brunes et blondes.—Le Dr Beddoe, un Anglais, vient de calculer, à peu de chose près, les chances de mariage des brunes et des blondes. Peut-être que c'est hardi, mais les chiffres ne mentent pas. Le docteur démontre clairement qu'une femme brune a trois chances de trouver un époux contre deux chances pour une femme blonde. Jusqu'alors l'on avait cru le contraire, les romans nous offrant vingt héroïnes blondes contre une brune, et les poètes ne faisant que parfois les louanges des brunes et préférant nous parler de tresses dorées. Il est permis de croire dès lors que les blondes auraient plus de vogue. En Angleterre, en effet, chez le bas peuple, il existe un préjugé contre les femmes à cheveux noirs, parce que l'idée y est établie que les brunes ont plus mauvais caractère que les blondes. Les observations que le Dr Beddoe a faites ne s'appliquent, il est vrai, qu'à la Grande-Bretagne où, selon lui, les cheveux de femmes prennent une teinte plus foncée depuis un demi-siècle. Où l'on voyait dix femmes à cheveux roux, je n'en rencontre plus qu'une aujourd'hui, et si cela continue, une tête ornée de cheveux couleur de carotte sera, dans un autre demi-siècle, une curiosité digne de figurer dans un musée.